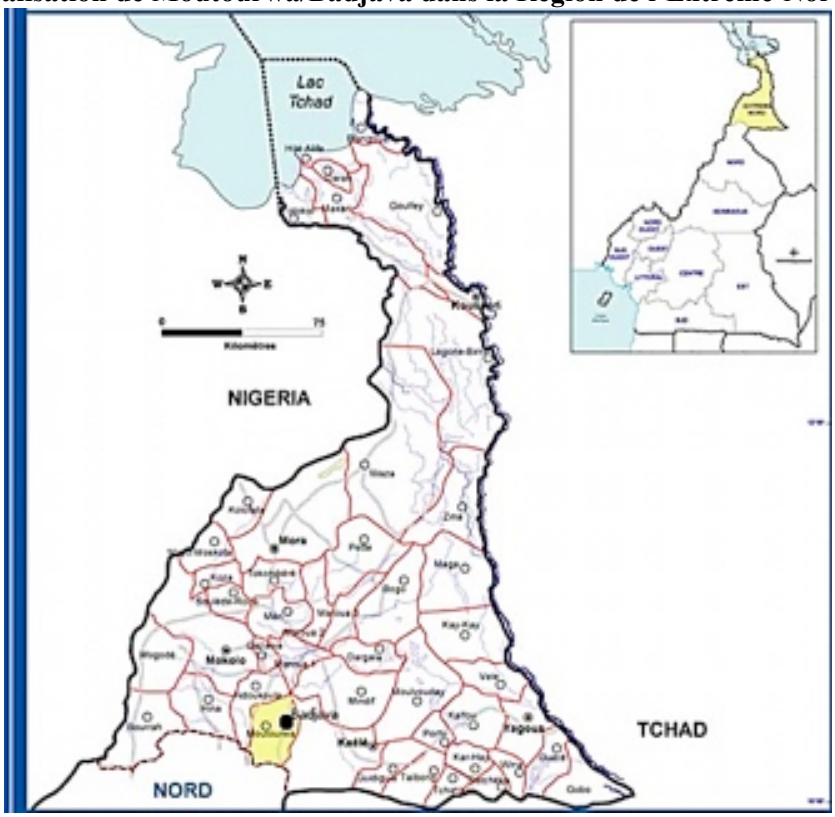
Patrimoine archéologique du site de Moutourwa-Badjava à l'Extrême-Nord Cameroun : Analyse des vestiges et mesures de protection et de valorisation

Nizésété, Bienvenu Denis
Maître de Conférences
Département d'Histoire, Université de Ngaoundéré, Cameroun
nizesete@gmail.com
&
Sakafoulsou, Danga André le Roi
Ingénieur de conception en Sciences du Patrimoine
Université de Maroua, Cameroun
sakafoulsouleroi@yahoo.fr

Introduction

Entre août 2010 et décembre 2016, les prospections que nous avons conduites dans les régions administratives du Nord et de l'Extrême-Nord Cameroun, ont permis la mise au jour d'importants sites et vestiges archéologiques. Ces recherches, en s'inscrivant dans le prolongement de celles que nous conduisons depuis 1998 dans la région de l'Adamaoua (Nizésété, 2013), rentrent dans l'objectif d'une couverture archéologique générale du Cameroun. Si l'Adamaoua fut longtemps caractérisée par sa très faible densité des études et des découvertes archéologiques, les strates des terrains du Nord et l'Extrême-Nord, par contre, ont enrichi les livres d'histoire du Cameroun, de pages inédites et intéressantes. Mais, il s'agit là d'une vue globale de l'entreprise car, en dehors des départements actuels de la Bénoué, du Logone et Chari et du Diamaré, où furent mises au jour respectivement, les cultures fali, la célèbre civilisation sao, et les vieilles industries paléolithiques et néolithiques des inselbergs de Maroua, les autres départements sont *a priori* des « vides archéologiques ». Au cours de ces dernières années, notre action s'est concentrée sur ces localités désertées par les chercheurs africanistes, et les résultats obtenus autorisent désormais l'inscription d'une série de sites situés dans ces zones sur la carte archéologique nationale.

Carte 1. Localisation de Moutourwa/Badjava dans la Région de l'Extrême-Nord Cameroun



© INC : 2012

Dans la région du Nord, signalons Kossi, dans le Mayo Louti, mis au jour en 2011 et fouillé en 2012. Il est caractérisé par une batterie d'urnes funéraires proches de celles des Sao, ainsi que des monolithes dressés (Dzieusseuteu, 2013). Dans le Mayo-Louti, notons la mise au jour en 2016, d'anciens villages à Katchéo dans l'arrondissement de Bibémi, qui exposent des structures d'habitat et des tessons de céramique richement et diversement décorés. Ces vestiges sont à présent menacés par l'érosion et les labours intensifs (Saidou Abdou, 2016). Signalons également Bidzar, « découvert » en 1933 par l'administrateur colonial français Emile Buisson et scientifiquement étudié par l'archéologue français Alain Marliac (1981). Ce site célèbre pour ses pétroglyphes aux motifs complexes a été revisité en 2016 pour l'évaluation sur place de l'état de conservation des structures gravées. Les résultats sont décevants et préoccupants au regard de la dégradation continue et soutenue du site par une industrie riveraine d'exploitation du marbre et par des paysans engagés dans le commerce illicite des fragments de marbre (Vaï Mayabou, 2016).

Dans l'Extrême-Nord, les découvertes révèlent un patrimoine archéologique inédit et d'une très grande diversité : Mora massif dans le Mayo Sava, identifié comme site archéologique en 2010 par les structures d'anciens habitats, des vestiges céramiques, des meules mobiles et des structures funéraires *in situ*. Kartoua et Guémé furent révélés en 2013 dans le Mayo Danay, au lendemain des crues du Logone qui ravinèrent les berges du fleuve et

exposèrent les vestiges, d'une exceptionnelle richesse : outils lithiques, produits céramiques, objets en fer et en bronze, dont des bracelets, des haches, des couteaux, des éperons, des pipes, et des pointes de flèches de haute facture esthétique et technique (Dzieusseuteu, 2015). Diguin, dans le Mayo Kani, est un imposant site refuge au regard d'une dizaine d'abris sous roches qui le structurent. « Découvert » en 2014, il est fouillé en 2015 (Mangué, 2015). Très peu d'informations sont disponibles en l'état actuel des connaissances sur les dates et les motifs de son occupation. On y observe d'importantes tables meulières maculées d'une kyrielle de cupules aux fonctions non élucidées. Mazaya, dans l'arrondissement de Soulédé-Roua, département du Mayo Tsanaga, est un site « découvert » en 2015. Il est manifeste par la présence d'importants vestiges archéologiques, notamment les pétroglyphes, dont le déchiffrement des motifs gravés sur les parois des roches granitiques est en cours (Ichété Koskossaï, 2016). C'est dans la mouvance de ces découvertes que s'inscrit celle de Moutourwa-Badjava dans le Diamaré, au centre de cette étude. Mis au jour en 2013 et fouillé en 2014, il est remarquable par ses urnes funéraires, stèles funéraires, abris sous roches, tables meulières maculées de cupules et une prolifération de meules mobiles (Sakafoulsou, 2014).

Depuis 2012 en effet, les exactions menées dans cette partie du pays par les terroristes de Boko Haram, secte islamiste née au Nigeria en 1999 et qui exprime sa solidarité criminelle avec Al-Qaeda en Iraq, ont fait fuir les chercheurs étrangers et nationaux. L'Extrême-Nord devenue l'une des sanctuaires de Boko Haram est désormais classé zone rouge et interdite d'accès aux touristes. Le Nigeria d'abord, le Cameroun, le Tchad et le Niger, ont chacun enregistré d'importantes pertes en vies humaines et matérielles ainsi que des sévices physiques et psychologiques. Des villages ont été détruits, des populations obligées de se déplacer pour chercher refuge ailleurs. Cette dangereuse présence provoque des perturbations d'ordre économique, social et scientifique. Le facteur insécurité vient ainsi s'agréger aux agressions d'ordre anthropique et naturel bien établies, qui problématisaient déjà la conservation des sites et des vestiges archéologiques partout au Cameroun

Les premières analyses des vestiges lithiques, céramiques et métalliques ainsi que l'évaluation du potentiel de tous ces sites qui s'inscrivent dans la carte archéologique du Cameroun, invitent à une meilleure prise en compte de ce patrimoine matériel en tant que sources et documents d'intérêt historique. Tous ces sites, sont à présent sous la menace des pressions anthropiques et naturelles. Le vandalisme, l'érosion, les inondations et particulièrement l'insécurité générée par la secte terroriste Boko Haram, risquent, à court terme de priver les historiens des sources de première main qu'ils renferment alors que leur exploitation autoriserait une meilleure connaissance des peuples qui les ont produites. Sous ce

constat alarmant, des actions urgentes sont à entreprendre pour sauver de la disparition, ces archives quand il est encore le temps. La présentation du cadre naturel et humain en relation avec le site de Moutourwa-Badjava, l'analyse des vestiges mis au jour lors des prospections et fouilles, l'évaluation de l'ampleur des menaces qui pèsent sur le patrimoine archéologique en place ainsi qu'une proposition des mesures de sauvegarde et de valorisation du site, constituent les principales articulations de cet article.

1. Cadres naturel et humain de la zone d'étude

Site éponyme, Moutourwa-Badjava est situé dans le village Badjava dans l'arrondissement de Moutourwa à l'Extrême-Nord du Cameroun. Il longe la Nationale N°1 à environ 30 km du carrefour Magada en direction Nord. Il est localisé au 12°21'' N et 14°18'' EO. Le site est limité au Nord par le village Zalavat, au Sud par Zibou, à l'Est par Barawa et à l'Ouest par Laf. La région baigne dans un climat tropical avec un couvert végétal savanicole.

Le relief présente un paysage de collines et de montagnes. L'inselberg de Moutourwa culmine à 698 m au toit d'une coupole granitique qui se décompose en petits massifs parallélépipédiques, aux sommets adoucis et aux versants en gradins (Morin, 2012 : 7-11).

Le site de Moutourwa-Badjava repose sur un chaos granitique qui ceint pratiquement ses frontières et lui donne l'allure d'une forteresse. L'aspect général du site évoque la configuration d'anciens villages, repartis sur plusieurs structures. Les peuples installés au voisinage immédiat du site sont les Guiziga, qui pratiquent essentiellement l'agriculture et le petit élevage. Les Moundang, les Guidar et les Foulbé en petit nombre, sont également présents. Démographiquement bien représentés dans le Diamaré, les Guiziga habitent également l'actuel arrondissement de Moutourwa dans le département du Mayo Kani. Ils se subdivisent en trois principaux groupes : Guiziga de Moutouroua, Guziga de Lulu et Guiziga Bi-Marva (Pontié, 1973 : 28-34). Les Guiziga de Moutouroua, servent de référent humain et culturel de cette étude. Qui sont-ils ? Depuis quand sont-ils installés à Moutouroua ?

L'installation des Guiziga dans l'Extrême-Nord Cameroun résulte d'un processus migratoire qui s'est opéré avant l'arrivée des Foulbé aux environs du XVIIè siècle. Les informations sur les origines, les migrations et l'implantation des Guiziga au Nord Cameroun en l'état actuel de recherches, sont essentiellement fournies par la tradition orale, les données ethnologiques, linguistiques et anthropologiques.

Photo 1. Vue panoramique du site de Badjava en juillet 2014 depuis la nationale N°1.

© Nizésété, Badjava, juillet 2014.

Si différentes hypothèses ont été avancées au sujet des origines de Guiziga, l'un des nombreux groupes ethnique du Nord-Cameroun, aucune d'elles n'est convaincante. L'administrateur colonial français Fourneau (1937 : 2) cité par Pontié (1973 : 25) écrivait dans ses notes de tournées dans la subdivision de Kaélé que Bildinguer, sans doute une déformation de Buy Zlenger « premier chef de la tribu, était venu du Baguirmi et s'était fixé pendant quelques temps à Gudur (dans le massif de Mokong). À la suite de dissentiments parmi les membres de la tribu originelle, Bildinguer s'en alla…mais la plus grosse fraction des Guiziga demeura sur son territoire de Gudur », en compagnie sans doute d'autres peuples dont les Mofou, les Mafa, les Daba ou encore les Podokwo.

Guy Pontié situe les migrations et l'implantation des Guiziga au Nord-Cameroun entre la fin XVIIè et le début du XVIIIè siècles. Il estime que tous les Guiziga sont originaires de Gudur et seraient tous issus d'une même famille (Pontié, 1973 : 26). Si l'administrateur colonial français, Bertrand Lembezat soutient cette hypothèse d'une origine commune des Guiziga, il conteste cependant les avis de Fourneau sur Gudur comme terre d'origine commune de tous les Guiziga et sur Bildinguer comme le premier chef de tous les Guiziga. En se fondant sur la légende de Bildinguer en tant qu'ancêtre des « Guiziga ou Touroua », Lembezat le considère plutôt comme le fondateur du groupe guiziga de Moutourwa, venu tout de même de Gudur (Lembezat, 1961 :112-113). Il rejoint ainsi Dietmann qui plus tôt en 1937 considérait « Bildinguer comme le premier chef de la tribu, venu de Baguirmi et qui s'était fixé quelque temps à Goudour » (Dietman, cité par Lembezat, 1961 : 113).

Gudur de l'avis de Christian Seignobos, était un prestigieux centre religieux, lieu de pèlerinage comparable à la Mecque actuelle, cadre de rencontre et de dispersion des différents

groupes ethniques qui peuplent le Cameroun septentrional (Bouba Souka, 2008 : 25). Avant de s'installer à Gudur, les traditions d'origine des Guiziga, les font venir d'ailleurs, de l'Egypte où presque tous les peuples du Cameroun connectent souvent leurs origines, sans démonstration de la moindre preuve matérielle tangible, mais tous animés par le désir de leur rattachement à un ancêtre prestigieux réel ou fictif, lequel se traduit en termes de migrations.

> [Tous les Guiziga sont venus de l'Egypte. Nous sommes passés par le Soudan, le Baguirmi, le Tchad jusqu'à Marva (devenu Maroua avec les colons français). Nous n'y avons trouvé personne. C'était la brousse avec des arbres touffus. Nous avions défriché et avions construit des habitations. Nous y sommes restés des années. Après, nous avons quitté et continué le chemin jusqu'à Gudul. Nous avons mis long à Gudul. Puis nous avions décidé de faire demi-tour et regagner notre site de départ...] (Propos recueilli en guiziga et traduit en français par Bouba Souka, 2008 : 24)

C'est sans doute à cause de la famine et de l'insécurité et travaillés par la nostalgie de retrouver Marva, leur premier site d'implantation, qu'une fraction des Guiziga y était revenue. Marva signifie regret en guiziga. Le remords d'avoir abandonné leur ancien village où il faisait pourtant bon vivre avec ses terres fertiles qui produisaient beaucoup de mil (Bouba Souka, 2008 : 25) par rapport aux terres squelettiques des massifs du Mandara. La deuxième fraction qui était la plus nombreuse sans doute, prit la direction de Moutouroua actuel, au sud de Marva. Arrivés au niveau de Loulou, ces Guiziga se divisèrent en deux groupes. L'un resta sur place à Loulou (Guiziga de Loulou), l'autre poursuivit son chemin jusqu'à Moutourwa (Guiziga de Moutouroua)

Ces migrants s'installèrent-ils dans un *no man's land* ou dans un pays déjà occupé ? A qui appartiennent les vestiges mis au jour dans le site au cours des prospections et fouilles archéologiques? Sont-ils antérieurs ou postérieurs au XVIIIè siècle, période à laquelle, les traditions d'origine des Guiziga les fixent à Moutouroua? En l'absence des repères chronologiques fiables, ces interrogations restent entières. Toutefois, les vestiges qui font l'objet d'analyses dans cette étude témoignent en faveur d'une occupation humaine ancienne à Badjava. Ces traces se déclinent en objets lithique et céramiques.

2. Présentation des vestiges mis au jour

Les vestiges archéologiques sont les images et les reflets des sociétés humaines disparues. Ils sont, selon Pierre Mohen: « des archives particulières du passé qui nous aident à comprendre l'évolution des comportements des hommes dans leur dimension quotidienne et historique », (1990 :7). Les vestiges archéologiques se déclinent sous différents aspects : fragments d'os, restes organiques, objets lithiques, tessons de poterie, outils métalliques, charbons de bois. « Que ce soit des monuments ou de simples tessons de céramique, tout témoin du passé entre dans le domaine de l'archéologie, s'il est le fruit d'un travail humain» de l'avis de Faton et de

Dutrait (1979 : 22). Au gré des recherches, ces artéfacts, livrent des informations sur les époques d'occupation des sites, sur les différentes activités de leurs occupants, questionnent et renseignent sur les relations complexes entre les hommes et leur écosystème. Le site de Moutourwa-Badjava à l'issue de la prospection et des sondages, répond à la définition même d'un site archéologique.

Le site archéologique, selon Colin Renfrew et Paul Bahn (1996 : 46), est le lieu d'enfouissement ou d'engloutissement des vestiges matériels que les chercheurs mettent au jour, analysent et interprètent. Peut-être considéré comme site archéologique, tout endroit où l'on peut trouver associés, des artefacts, des structures caractéristiques, des restes minéraux et organiques. Ce sont des lieux où les traces significatives de toute activité humaine peuvent être identifiées. Ainsi, un village ou une ville est un site de même qu'un monument isolé. Une surface occupée seulement pendant quelques heures et où sont éparpillés des pièces lithiques et des fragments de poteries est un site archéologique au même titre que les nécropoles et les cités égypto-pharaoniques, autant que les buttes ou les tumuli mésopotamiens qui sont des sites d'occupation humaine vieux de plusieurs milliers d'années.

La formation des couches archéologiques suit la courbe du temps. Les vestiges s'accumulent au fil des saisons et, sauf perturbations externes qui peuvent les déformer ou les bouleverser, les archéologues les trouvent intactes et les fouillent suivant l'ordre du dépôt des couches ou strates. Certains artéfacts restent en surface, mis au jour par l'érosion ou excavés au gré des activités humaines.

2.1. Vestiges observés et collectés en surface

Les vestiges observés collectés en surface au site de Moutourwa-Badjava sont de nature organique et minéralogique. Des ossements découverts ont été formellement identifiés comme des restes humains. Il s'agit des fragments de cubitus, de radius et d'autres partis d'un squelette humain non encore déterminés. Leur présence en surface est certainement une conséquence de l'érosion différentielle et d'intenses activités de labour dans le site. Comme partout en Afrique, les Guiziga enterrent leurs morts et par conséquent, la présence des ossements en surface, ne saurait être que la preuve d'une excavation causée par des facteurs géologiques, climatiques ou anthropiques. La présence d'une urne et d'une borne funéraires témoigne d'ailleurs, en faveur de l'inhumation des morts

2.1.1. Le matériel lithique

Les indices les plus saillants d'une présence humaine sont la forte concentration de cupules sur des tables meulières dormantes et des meules mobiles doubles et simples disséminés sur l'ensemble du site. Ces cupules de tailles diverses vont de petites aux grandes. Les plus

petites ont un diamètre moyen de 9 centimètres et 5 centimètres de profondeur. Les plus grandes ont plus de 80 centimètres de diamètre avec des profondeurs moyennes atteignant 20 centimètres. Des centaines de cupules emmaillent les bancs granitiques à Badjava. Quels rôles jouaient-elles ? Leurs petits diamètres n'hypothèquent en rien leur exploitation comme meules (voir photos 3 et 4 ci-dessous) aux côtés des centaines de meules mobiles qui pavent le site. En d'autres circonstances, servaient-elles à cuire des aliments avant l'invention et l'utilisation des poteries ? Jadis, selon les traditions populaires communes à différents peuples du Cameroun septentrional, dont les Dii de l'Adamaoua (Muller, 2001), on allumait le feu dans des creux des roches jusqu'à ce qu'elles chauffent à blanc. On dégageait ensuite et rapidement la braise pour y verser de l'eau et de la farine du mil. C'est ainsi qu'on préparait le couscous. Il était en général mal cuit. C'est pour améliorer les pratiques culinaires et les saveurs des repas que la poterie fut alors inventée. Servaient-elles alors de godets où on versait des substances inflammables pour éclairer les nuits ? Etaient-ce des aires de jeux ? Des points de comptage ou de repère ? Ces conjectures demeurent. Des meules mobiles de différents calibres en mauvais état de conservation ainsi que des molettes en quartz, granite et basalte sont également présentes sur le site.

Photo 2 : Pullulement de cupules sur une table meulière de manufacture ancienne

© Nizésété, Badjava, juillet 2014.

Photo 3: Femme guiziga en train de moudre le mil sur une table meulière

© Sakafoulsou, mars 2014.

Elles sont probablement d'usage ancien et remonteraient au début de l'exploitation des céréales dans la région, longtemps avant le premier millénaire de notre ère (David, 1976 : 256 ; Warnier, 1984 : 402). Il s'agit des premières formes agricoles avec la mise en culture d'un fond ancien de cultigènes africains, dont le sorgho rouge et le jaune (*Sorghum bicolor*), le mil pénicillaire (*Pennisetum typhoïdes*) et le millet (*Eleusine corocana*). Si des avis concordent pour faire de ces tables meulières et de ces meules des types de « moulins » à grains, d'autres non moins avisés estiment qu'elles pouvaient aussi servir à broyer des écorces, des feuilles ou des baies toxiques dont on trempait les flèches utilisées à la chasse ou à la guerre. Quelques derniers spécimens de ces meules sont encore d'usage chez les femmes guiziga à Moutouroua.

Trois abris sous roche présents dans le site sont pavés des tessons de céramique. Des galets aménagés ainsi que des bifaces y ont été collectés. Des structures de greniers ainsi qu'une borne funéraire qui marquerait l'emplacement d'une ancienne sépulture (Gauthier, 1995) sont visibles dans le site. Dans l'ensemble, la prospection a permis l'identification de divers objets lithiques aux fonctions spécifiques et complémentaires alliant les microlithes aux imposantes tables meulières.

Photo 4 : Dalle rocheuse surplombant un espace d'habitation servant d' « abri sous roche »

© Sakafoulsou, Badjava, 2014.

Photo 5 : Borne funéraire

© Nizésété, Badjava, juillet 2013.

2.1.2. Le matériel céramique

Le matériel céramique est abondant dans le site. Il se résume essentiellement en fragments de vases. Cent vint deux tessons de céramique ont été collectés pour servir d'échantillons d'étude. À l'issue de la discrimination morphologique des tessons, il ressort en plus des fragments de la panse, des pieds, des anses et de cols. Deux pots entiers en bon état de conservation à l'intérieur des abris sous roche ont été identifiés.

2.2. Vestiges prélevés des strates archéologiques

Quatre sondages ont été effectués à Badjava en vue de jauger le potentiel archéologique du site. L'un des sondages a consisté en une mini-fouille visant à recueillir une jarre enterrée. L'urgence de l'opération était encouragée par les riverains du site, qui depuis longtemps, souhaitaient se débarrasser de cet « objet encombrant d'origine douteuse », qui perturbe l'exécution des travaux agricoles.

Les sondages pratiqués ont permis la mise au jour des fragments d'os, des artéfacts lithiques, des tessons de céramique et un pot entier. Les vestiges issus des sondages fournissent en général des matériaux dont la datation peut fournit des repères chronologiques plus fiables par rapport aux estimations déduites de ceux collectés en surface. En conformité avec le principe de continuité et de superposition des strates, les couches qui sont en dessous sont plus anciennes que celles qui les recouvrent, ce qui induit également les processus dans l'approche archéologique sur le dépôt des vestiges. Suivant la même logique, les vestiges des

couches inférieures sont antérieurs à ceux des couches supérieures tant que les strates sont en contexte et n'ont pas subi de remous (Foucault et Raoul, 2000 : 315).

Dans cette étude, il serait hasardeux de dire avec exactitude si les vestiges sont en contexte, faute de datations absolues. Pendant longtemps, les travaux agricoles, les piétinements des hommes et du bétail ont perturbé les niveaux stratigraphiques et pourraient avoir inversé l'ordre logique des dépôts de sédiments. Les vestiges observés en surface et ceux incrustés dans les strates expriment certainement une occupation régulière du site. Ces documents matériels invitent à la densification de l'inventaire du patrimoine archéologique dans tous les sols camerounais. Gérard Quéchon observait justement que « quand une région est vide sur la carte, il faudrait d'abord savoir si elle est pauvre en témoins archéologiques ou pauvre en prospections et ne pas déduire trop vite que les faits manquent, là où manquent seulement les informations » (2002 :105-114).

3. Analyse des vestiges de Moutourwa-Badjava et orientations des recherches

L'analyse des vestiges d'essence organique, lithique et céramique du site de Moutourwa-Badjava, éclaire quelques pans du passé de la localité.

3.1. Les vestiges organiques

Les vestiges organiques sont composés d'ossements provenant des collectes de surface et de la fouille. Ces fragments d'os ont été reconnus humains par des experts de la Faculté des Sciences de l'Université de Ngaoundéré. Il s'agit des débris de vertèbres, de côtes, des dents, du fémur et de l'humérus. Les reliques de surface ont certainement été mises à découvert soit par l'érosion, soit par les labours. Dans les couches stratigraphiques, les os recueillis ne l'ont pas été dans l'urne, mais plutôt en dessous. S'agit-il d'un cas d'inhumation spéciale où le pot a servi de borne funéraire ou bien on est en présence des vestiges hors contexte, sortis de l'urne puis dispersés par des agriculteurs ou des charognards? S'agit-il des cas d'inhumation, d'exhumation et de ré-inhumation, où pendant le processus, le corps préalablement enterré est déterré, le crâne prélevé et le reste de la dépouille ré-enterré ? Mais, l'urne est si étroite qu'il y a lieu de se demander si elle est capable de recevoir un corps entier ou seulement un fragment, en l'occurrence le crâne.

Photo 6 : Urne funéraire *in situ* mis au jour à Badjava.

Photo 7 : Vue de profil de l'urne exhumée à Badjava.

© Nizésété et Sakafoulsou, Badjava, mars, 2014.

Cette partie du corps humain est rare dans les sites et n'a d'ailleurs pas été trouvée à Badjava. Ces ossements autour du jarre soulèvent les questions sur les traditions funéraires des occupants du site. Leur étude scientifique est importante pour une meilleure connaissance des rites *pré* et *post mortem* qui sont au centre de l'archéologie de la mort. Cette discipline qui s'intéresse au traitement et à la gestion des morts par les vivants.

> L'étude des sépultures apporte des informations tout à fait spécifiques sur les sociétés anciennes puisque les restes humains sont les seuls vestiges qui soient en relation directe avec la biologie. Ces derniers et les autres témoins archéologiques ouvrent en fait à un double discours : 1. sur la mort, d'une part, en relation avec les représentations collectives ; en l'absence de sources écrites, les sépultures sont souvent les seuls témoins de cette idéologie funéraire qui constitue l'objectif fondamental de toute archéologie de la mort ; 2. sur les morts, d'autre part, et à travers eux sur la société des vivants et sa structure socio-économique. Pourtant, les fouilles ont longtemps privilégié l'architecture ou le matériel funéraire au détriment des restes humains, souvent considérés comme d'intérêt secondaire - sinon même gênants -, alors que l'immense variabilité des pratiques entraîne des différences fondamentales dans les conditions de décomposition des corps : il importe donc de remettre au premier plan le cadavre, élément central autour duquel sont ordonnés les gestes mortuaires. (Duday et *al*., 1990 : 29)

Les découvertes antérieures des restes osseux dans les sites des monts Mandara (David, 1995), en pays fali (Gauthier, 1995), en territoire guidar (Dzieusseuteu, 2013), invite désormais à une prise en compte du développement des recherches et de la formation dans le domaine de l'archéologie funéraire même si les reliques osseuses sont rares contrairement aux artéfacts lithiques.

3.2 Les artéfacts lithiques

Le matériel lithique représente l'essentiel des vestiges mis au jour dans le site de Badjava. Les objets en pierre mis au jour sont de facture granitique, basaltique, gréseuse et quartzifère. Ces roches sont disponibles à Badjava. Il a été répertorié sur le site des galets aménagés, des herminettes, de nombreuses cupules sur des tables meulières, des meules mobiles, des molettes en rhyolite et une borne funéraire. Quelques uns de ces vestiges, dont les meules et les molettes sont actuellement récupérés et utilisés dans certains ménages de Badjava.

L'étude technologique du matériel vise en général à appréhender la chaîne opératoire qui retrace le processus de sa manufacture. En l'absence des données de la tracéologie, il n'est pas possible d'établir la fonction réelle des outils et des objets naguère utilisés. L'étude de la chaîne opératoire obéit à six séquences qui convoquent respectivement : la spécificité de l'objet, l'acquisition de la matière première, le débitage du support, la retouche du support transformant l'éclat brut en outil, le ravivage à la suite de l'utilisation, l'abandon de l'outil usé et la récupération éventuelle pour réutilisation. Les artéfacts lithiques figurent parmi les plus anciens outils façonnés et utilisés par l'homme à côté du travail des os et du bois. Sa rupture avec les usages actuels est lente. Aujourd'hui encore, des hommes et des femmes utilisent des outils lithiques, même si l'introduction et l'adoption des outils métalliques d'origine européenne depuis le XIXè siècle ont considérablement réduit leur sollicitation. Cette observation sur les emplois et réemplois du matériel lithique soulève la question du continuum culturel, car malgré les influences exogènes et les innovations technologiques disruptives qu'elles entraînent parfois, l'emploi des objets lithiques persiste.

Le lithique en tant que fossile directeur et traceur chronologique relatif, est un exemple qu'on pourrait étendre à la poterie et à la métallurgie au regard de leurs survivances dans les sociétés actuelles. La pierre est ici appréhendée dans toute sa diversité (galets aménagés, bifaces, percuteurs, broyeurs, houes, racloirs, couteaux, grattoirs…). Sans lui assigner nécessairement le rôle de repère chronoculturel du type *Early Stone Age*, *Middle Stone Age*, *Late Stone Age* et Néolithique, l'usage de la pierre s'est poursuivi jusqu'au XXè siècle dans différentes régions du Cameroun, brouillant les frontières rigides souvent tracées entre les époques sur la base des artéfacts comme traceurs du temps et des progrès technologiques. L'administrateur colonial britannique M.D.W. Jeffreys, observait à ce sujet:

> *There is evidence that within memory of today, Negroes on the mainland were, in places, using stone implements, thus, two of the Basel missionaries in the Cameroon reported some twenty years ago [vers 1930] the use of stone axes among tribes lying to the North of the Bamenda Province while the natives of the Aghem tribe are reported to have been using stone axes for tree felling at the turn of this century [début XXè siècle]…The natives*

> *of Atanga village which lies between the Songkwala hills and the Mamie border were using stone hoes of a broad shape* . (1957:264)

Photo 8 : Meule dormante en réutilisation à Badjava.

© Sakafoulsou, Badjava, mars, 2014.

Photo 9 : Meule dormante abandonné sur le site de Badjava.

© Nizésété, Badjava, juillet 2013.

Si Jean Hurault souligne qu'une observation minutieuse de la morphologie et de la quantité des meules dormantes et mobiles dans un site archéologique donné, peut apporter des informations pertinentes sur l'époque de leurs emplois et sur leurs fonctions, il n'inscrit pas moins le temps de pierre dans la longue durée.

> À une certaine époque, on a commencé à utiliser des meules mobiles ; les plus anciennes de celles-ci peuvent, d'après les profondeurs atteintes par l'auge, remonter à un millier d'années. Mais la plus part des meules mobiles qu'on retrouve abandonnées en brousse [dans l'Adamaoua occidental] ne sont pas si anciennes… Cette évolution est corrélative d'un changement survenu sur l'habitat… Les sites montagnards ont été abandonnés au profit d'un habitat au bord des vallées, mis en en évidence par les camps fortifiés dissémines le long de celles-ci ; ce qui semble traduire une évolution vers une sécurité relative. (1986 : 55-56)

Sécurité imposée au début du XXè siècle par la présence des colons français et leur intervention contre les razzias perpétrées depuis le XVIIè siècle par des esclavagistes wandala, baguirmiens, haoussa et foulbé, bandes de flibustiers au penchant prononcé pour la rapine, la capture et la vente des hommes et des femmes. Le site archéologique de Badjava traduit en effet ce souci sécuritaire manifesté par ses occupants. Il donne l'aspect d'un village fortifié, ceinturé par un chaos granitique truffé d'abris sous roches. Les escarmouches et les razzias fréquentes au temps de la mise en place des populations, les forcèrent sans doute à se retirer d'abord sur les hauteurs pour ensuite se cacher dans des abris rocheux où elles ont laissé des traces. Les nombreuses cupules observées à Badjava sur des bancs granitiques placés en altitude seraient-elles l'œuvre des guetteurs-sentinelles pour préparer leurs repas ou les produits toxiques servant à empoisonner les pointes de leurs flèches ? Seraient-elles des

godets qui imbibés de résine inflammable servirent de torches ? Seraient-elles de cavités accueillant les pions d'un type de jeu aujourd'hui oublié? Servaient-elles aussi de meules exploitées par une forte densité de femmes rassemblées dans ce milieu par la force des circonstances? Toutes ces conjectures restent entières.

En effet, la concentration de nombreuses meules mobiles ou dormantes dans un espace donné, congrue généralement avec le rassemblement d'une population sédentaire pratiquant et vivant de l'agriculture. Ce mode de vie est amorcé dans l'ensemble du continent africain depuis le Néolithique daté entre 9000 à 5000 BC au moins. Marianne Cornevin (1993 : 61-65) notait qu'à Tagalagal dans les massifs sahariens de l'Aïr au Niger, il fut mis au jour des céramiques datant du Xè millénaire avant notre ère ainsi qu'un important matériel de broyage taillé dans la pierre. C'est entre 2000 à 1000 BC que le Néolithique se manifeste au Cameroun septentrional (Marliac, 2005 : 12-14). Il se caractérise également par la manufacture et l'usage des objets céramiques, et s'est poursuivi jusqu'aux contacts soutenus et durables imposés par les colons européens à partir du milieu du XIXè siècle.

3.3. Le mobilier céramique

Le terme céramique passé dans le langage courant en archéologie pour désigner d'une façon générale les poteries, ne rend pas exactement compte de la nature et de la spécificité du matériel qu'il désigne. En effet, les poteries sous toutes leurs formes ne constituent qu'une part modeste des produits céramiques. Les céramiques sommairement définies comme des agrégats minéraux rendus cohérents par la cuisson, intègrent aussi bien les terres cuites comme la brique ou la poterie commune, que les composants électroniques ou encore les produits réfractaires ou les produits semi-vitreux comme les grès (Echallier, 1984 : 5).

La céramique archéologique se présente essentiellement sous forme de tessons. Les pots découverts en entier sont rares. Ce document matériel de l'histoire nous arrive en général en fragments. Ils sont sans visage, parce que débarrassés de leurs formes originelles. Ils sont anonymes et muets, parce que victimes de l'érosion qui les dépouille souvent de leurs motifs décoratifs, cet alphabet ésotérique, cette signature porteuse d'un message au contenu perdu. Les pièces entières découvertes avec d'autres reliques dans des sites archéologiques africains ont manifestement éclairé le passé des anciennes civilisations du continent. C'est le cas des terres cuites de Nok (Nigeria) de 500 BC à 200 AD ; des anciennes céramiques figuratives de l'Afrique de l'Ouest avec les remarquables têtes en terre cuite d'Ifé (Nigeria) datées approximativement entre le XIIè et le XVè siècle (Cornevin 1993 : 109-115) ; des terres cuites Sao (Tchad, Cameroun, Nigeria) du XIVè siècle BC et jusqu'au milieu du XVè siècle AD. Holl (1992 : 52-78).

Modelée partout dans continent africain depuis le Néolithique où elle constitue le fossile directeur par excellence et le repère chronologique par défaut, la céramique se trouve au centre des activités quotidiennes aussi bien profanes que rituelles. Jarres, cruches, plats, écuelles, marmites entre autres récipients et vaisselles furent présents dans tous les foyers pour transporter, conserver, préparer et servir les aliments. Parallèlement, des pièces céramiques particulières contenant des reliques d'ancêtres étaient placées aux pieds des arbres ou dans des sanctuaires pour honorer leur mémoire et pour perpétuer le souvenir d'illustres défunts. Longtemps, avant l'irruption des ustensiles en polystyrène et en métal, il est impossible de distinguer un objet autre que la céramique ayant joué un rôle aussi multifonctionnel. Polyvalence qui s'explique par la texture de l'argile et le riche symbolisme qui est associé à la poterie.

3.3.1. La pâte argileuse

À Badjava, les prospections et les sondages ont permis la collecte d'un important matériel céramique essentiellement constitué de fragments ou tessons. Leur matériau constitutif est la terre cuite définie comme « un mélange de produits minéraux soumis à des pressions normales et à une température élevée, parfaitement maîtrisée pour obtenir un produit final résistant » (Echallier, 1984 : 5). Il s'agit d'un alliage réussi entre l'argile et les dégraissants.

> L'argile est une roche tendre constituée de différents minéraux : d'une part les minéraux argileux, qui confèrent à l'argile ses propriétés particulières dont la plasticité, le retrait au séchage, le durcissement à la cuisson et, d'autre part, les minéraux non argileux tels que le quartz, les feldspaths, le calcaire, les oxydes de fer, etc. …Une argile plastique et très collante est appelée argile grasse, par opposition à une argile maigre, peu plastique, d'où le nom de « dégraissants » donné aux minéraux non argileux ou aux inclusions. On peut ajouter ou enlever des minéraux non argileux pour modifier les propriétés de l'argile. Lorsque l'argile est utilisée telle qu'elle provient de la carrière, on parle de travail « en terre franche. (André d'Anna *et al.* (2003 : 7)

L'analyse des pâtes de certains tessons de céramique de Badjava montre précisément que celles-ci sont hétérogènes, associant les éléments argileux plastiques aux minéraux non argileux. Les éléments non plastiques encore appelés dégraissants ou inclusions, sont de diverses natures. S'agit-il d'ajouts volontaires de particules non plastiques ou d'éléments naturellement présents dans la terre glaise? Les dégraissants observés dans les pâtes analysées sont soit d'origine minérale comme des nodules de quartz, de fer, du feldspath, soit des éléments organiques comme les débris végétaux. Le quartz est, de l'avis des spécialistes, un dégraissant idéal. Il permet de régler finement la plasticité de la terre par l'introduction mesurée de ce minéral dans une argile trop grasse. L'absence d'appareil spécialisé n'a pas permis de déceler tous les dégraissants contenus dans les pâtes puisqu'en réalité ils sont

variés : quartz, feldspaths, micas, calcite, graphite, chamotte (terre cuite broyée), coquillage, os pilés, bouse de vache, débris de graminées, charbon de bois, graines.

Les argiles constituent un groupe de minéraux complexes. Il est rare de trouver dans la nature un gisement d'argile mono-minérale. Le matériau utilisé par les potières et les potiers, est toujours un mélange, en proportions variables, d'espèces argileuses diverses réunies en un lieu par les conditions qui ont présidé à leur sédimentation géologique. Ce mélange naturel constitue ce qu'on appelle la « terre de la potière » et qui en fait ne se distingue des terres agricoles que par une forte proportion d'argiles et une plus faible teneur en matières organiques (Echallier,1984 : 6-7). Il serait, dans ces conditions, tout à fait illusoire de croire que les potiers et les potières ont toujours fait appel à un mélange intentionnel d'une phase argileuse, provenant des « carrières » d'argile pure et d'un dégraissant choisi.

Echallier (1984 :12) met d'ailleurs en garde contre une idée erronée mais largement répandue qui fait du dégraissant un élément toujours ajouté par la potière dans une argile pure. En principe, une potière préparant sa terre à partir d'une terre brute de carrière, n'ajoute pas des particules non plastiques, au contraire, elle en retire. L'analyse microscopique montre d'ailleurs bien, le plus souvent, que ce dégraissant était naturellement présent dans la terre utilisée. Il convient néanmoins de reconnaître qu'il existe un nombre indiscutable d'ajouts volontaires de dégraissants dans des pâtes céramiques. La question des dégraissants est liée à la destination de l'objet à fabriquer et à la qualité de la pâte recherchée. Une potière ne travaille pas de la même façon la terre d'une grande jarre destinée à cuire la bière de mil et celle réservée à la manufacture d'une petite cruche. Si l'ajout des dégraissants répond à la nécessité de rendre l'argile moins grasse pour faciliter le façonnage, il présente d'autres avantages en termes de séchage des pièces surtout si elles sont épaisses, de cuisson et d'usage.

3.3.2. Caractéristiques des tessons de poterie de Badjava

Requise pour des services variés, aussi rapidement fabriquée qu'aisément brisée et jetée sans façons, la céramique reste au regard de cette flexibilité d'emplois, le vestige matériel familier des sites archéologiques. Les vestiges collectées en surface ou extraits des couches archéologiques de Badjava, constitués de bords, de cols, de panses, de fonds, d'anses ou de pieds, informent très imparfaitement sur la morphologie initiale des objets et encore moins sur leurs fonctions. Qu'il s'agisse des jarres de transport et de conservation des liquides ou de grains, des marmites de cuisson, des écuelles et des cruches de service des aliments, des pots perforés chauffants et divers récipients cultuels, le mystère reste souvent entier sur la nature et la vocation de ces objets.

Une reconstitution sommaire des tessons de poteries mis au jour à Badjava décline des récipients de type ouvert et fermé, des vases tripodes et des pots à nodules aux fonctions plurielles. Les parois externes lisses ou rugueuses, fines ou grossières présentent des couleurs variant du rougeâtre, au noirâtre en traversant le grisâtre. Cette variation de tons dépend de la qualité de la pâte, du mode de cuisson du pot ou du traitement post-cuisson souvent marqué par l'ajout des engobes, enduit terreux qu'on applique sur la pâte céramique pour en masquer la couleur naturelle.

Photo 10: Poterie multiservice partiellement décorée.

Photo 11 : Vase tripode usagé.

© Sakafoulsou, Badjava, Juillet 2014.

On distingue dans la tessonnière de Badjava, des tessons décorés et des fragments non décorés. Différents motifs peuvent expliquer l'absence du décor. Il peut s'agir d'un fragment non généralement promis à la décoration, comme les fonds des pots et toute autre partie non exposés au regard. Il peut aussi être question, des parties jadis décorées et qui ont fait les frais de l'usure du temps. Ces motifs sont-ils un alphabet ou une simple fantaisie des signes ? Les parties de pot les plus souvent décorées sont le col et la panse. Leur rugosité impacte dans une certaine mesure sur la préhension du pot, en minimisant la possibilité qu'il glisse d'entre les mains. Les motifs sont généralement imprimés à l'aide d'outils variés parmi lesquels la cordelette tressée appliquée sur la pâte argileuse fraîche avant le séchage et la cuisson.

Que pourraient bien signifier ces traits étranges, fermes ici, hésitants là-bas entremêlés parfois, parallèles bien souvent, qu'on observe sur les tessons de céramique décorés du site archéologique de Badjava? Est-ce des signes en relation avec les scarifications imprimées ou incisées sur le corps humain ? Le jargon céramique attribue aux différentes partie d'une poterie, des noms semblables à ceux du corps humain: lèvre, cou (col), panse (ventre), fond, pied…sans que l'on appréhende toujours les motivations rationnelles d'une telle affectation

en dehors des mythes qui comparent la poterie à la vie, le pot à l'être humain. Partout au Cameroun septentrional, depuis les confins méridionaux de l'Adamaoua en pays mambila jusqu'aux massifs des Mafa dans l'Extrême-Nord Cameroun, cette représentation est unanimement validée.

Photo 12.Cruche cérémoniale. Mafa/Cameroun à col surmontée d'une figurine coiffée.

© Zeh, Mokolo, 2015.

Photo 13 : Jarre cérémonielle. Mambila/Cameroun. Analogie entre le pot et le corps humain.

© Serra Ester et Taravilla, 2007: 85.

La poterie à ce niveau d'interprétation n'est plus un objet ordinaire ou un simple récipient.

> Créées à partir de Terre, source de toute vie d'après la Tradition, les céramiques demeurent liées à cet élément matriciel par leurs formes rondes et leur condition de contenant. En Afrique, les poteries proposent une métaphore de la vie. Le processus de mise en forme de l'argile, tout comme sa transformation par le feu rappellent l'action des divinités démiurges dont se font écho les mythes fondateurs. En effet, dans de nombreuses traditions orales - comme celles des Dogon du Mali et des Yoruba du Nigeria -, il est relaté comment les dieux modelèrent l'univers et les hommes à partir d'argile, comme s'il s'agissait d'œuvres céramiques. L'assimilation entre la création de la vie par les dieux et la pratique de poterie que construisent ces fables se manifeste également à travers le langage. Les termes employés pour décrire un récipient se rapportent au corps humain; aussi possède-t-il une panse, des lèvres, un cou, et des pieds. A l'inverse, certains mots propres à la poterie sont employés pour décrire une étape particulière de la grossesse. Dans la chefferie de Babessi, dans le Grassland camerounais, les femmes se servent par exemple du verbe *me both* (modeler avec de l'argile) pour désigner également le début de la gestation. Ce lien qui unit les poteries aux hommes se renforce au fur et à mesure que ces derniers progressent dans leur vie. Les moments forts de l'existence - naissance, initiation, mariage, mort, etc. - sont associés à un type de récipient particulier. Chez les Yoruba et les Bariba, par exemple, les

> jeunes mariées reçoivent en cadeau une jarre contenant du beurre, pour marquer leur nouveau statut. Les femmes Kurumba (Burkina Faso), se font offrir des greniers ornés en relief lorsqu'elles accouchent de leur premier enfant tandis qu'en pays Dowayo (Cameroun), quand les femmes perdent leurs époux, elles n'emploient plus qu'une singulière poterie tripode pour cuisiner. Art des dieux créateurs et symbole de la vie humaine, la poterie africaine apparaît donc comme une modalité artistique douée d'une dimension spirituelle qui transcende sa fonction utilitaire. Une particularité qui en détermine la pratique. (Serra Ester et Taravilla, 2007 : 5-6)

Sous ce rapport, même les motifs qui la décorent ne sont plus ces anonymes anneaux, faisceaux, hachures, losanges entre autres formes géométriques. Est-ce donc des marqueurs culturels ou des marques d'identification, d'appartenance voire de protection comme l'appréhende Olivier Gosselain (2011) ? Dans tous les cas, les études de Grieder (1975), de Prudence Rice (1987), de Nicolas David et al. (1988), et d'Olivier Gosselain (2011), convergent vers l'assimilation du décor céramique à un langage non alphabétique, mais décodable par des individus instruits et informés du secret des signes imprimés.

Les décors seraient donc un alphabet réservé voire ésotérique. Un discours accessible donc aux seuls initiés. Ils adressent des informations à ceux qui sont capables de les décoder. C'est justement le point de vue de Prudence Rice qui estime que les styles et les décors céramiques envoient des messages à caractère social, politique, et économique connus des expéditeurs et des receveurs. La nécessité de tels moyens de communication émerge avec le développement des sociétés qui s'élargissent et se complexifient avec le besoin croissant de ses membres d'envoyer des informations sur elles-mêmes à d'autres individus physiquement éloignées ou socialement différents. Des messages facilement décodables par les receveurs.

> *Styles [Pottery] send messages of social, political, and economic group affiliation that are known and recognized by the person displaying the message and the person intended to receive it… The need for such messages arises as societies grow larger and more complex, with an increasing need for members to convey information about themselves to others who may be physically or socially distant. The messages should be readily apparent and capable of being decoded by their audience*. (1987: 266-267)

La valeur communicationnelle et rituelle attribuée aux décors céramiques reste cependant équivoque. Des voix dissonantes de quelques potières entendues à Badjava, à Makabaye ou à Salak, mettent en emphase le caractère simplement esthétique des motifs décoratifs. Qui croire, que croire, lorsque les tessons décorés nous arrivent muets, sans repères, sans décodeur? Dans ce contexte, l'étude se limite souvent à la simple description des motifs observés sur les pièces archéologiques, et ne nous parviennent surtout, que des tessons.

Quoiqu'il en soit, la céramique demeure dans tous les cas, l'un des fossiles directeurs privilégiés des recherches archéologiques. Elle indique les anciens habitats, et constitue l'un

des témoignages concrets de l'habileté des hommes à transformer la matière et à s'en servir à de multiples fins. Plus que tout autre élément de la culture matérielle, la céramique porte inscrite en elle, le témoignage de multiples facettes de l'endogénéité, de l'ethnicité et d'incessantes interactions entre les groupes humains. De ce fait, elle est d'un intérêt manifeste pour l'appréhension de l'évolution des sociétés à l'épreuve des contacts, des échanges, des gains, des pertes et des emprunts culturels. Ne serait-ce que pour leur valeur documentaire, les vestiges céramiques et partant les sites archéologiques qui les conservent, doivent être préservés de la destruction.

4. Site archéologique de Moutourwa-Badjava : intérêts, menaces et actions

Le site archéologique de Badjava revêt des intérêts d'ordre scientifique, culturel et économique qui se croisent. Ils méritent d'être relevés pour valoriser ce site menacé par des actions anthropiques.

4.1. Intérêts du site

Sur le plan scientifique, une étude approfondie du site de Badjava doit contribuer au progrès des connaissances sur les artéfacts lithiques et sur les objets céramiques, qui sont les premiers outils révélateurs des savoir-faire d'une humanité installée dans un élan de progrès continue et irréversible. Comment les propriétés de ces matériaux et leurs usages furent-ils découverts par les gens de Badjava ? Depuis quand sont-ils exploités? Ces interrogations relancent les problématiques de savoirs endogènes et la chronologie des sites archéologiques du Cameroun en apport avec l'histoire du peuplement. Les informations issues des analyses scientifiques des vestiges de Badjava peuvent impulser et soutenir une prise de conscience générale des populations locales sur la valeur historique de leur patrimoine archéologique et contribuer au renforcement de la cohésion sociale.

Sur le plan économique, la valorisation du site archéologique à des fins touristiques peut contribuer au développement matériel de la communauté locale. L'aménagement du site *in situ*, dans le strict respect de la protection de l'intégrité des vestiges en place, peut générer des devises avec les visites des touristes, créer de petits emplois et influencer le développement des activités parallèles comme l'agriculture, l'élevage, la restauration et l'hébergement rural. Tout ce mouvement passe par une politique nationale en faveur de la promotion générale du tourisme camerounais, ce qui est très loin d'être le cas. Le ministère du tourisme et des loisirs à Yaoundé étant davantage versé dans des distractions frivoles que la mise en tourisme du pays. Pendant ce temps à Badjava, les vestiges dépérissent, mis à mal par les hommes et les animaux.

4.2. Menaces sur le site et les vestiges de Badjava

Les activités agricoles mettent en péril l'intégrité du site de Badjava et de ses vestiges.

Photo 14 : Culture du coton dans l'enceinte du site archéologique de Badajava.

© Nizésété et Sakafoulsou, Badjava, mars, 2014.

Les meules mobiles, les mollettes, les tables meulières, le mobilier céramique sont soumis aux manipulations constantes des populations riveraines qui ne perçoivent ces documents que comme des outils inutiles, nuisibles à l'exercice normal de leurs activités agricoles. Les cultures du mil, du maïs, du sorgho, des arachides et du coton sont pratiquées à grande échelle dans ce site archéologique. Au cours de ces opérations économiques, des vestiges matériels sont déterrés, fragmentés, déplacés de leurs contextes plus ou moins initiaux, ce qui les prive de leur côte scientifique. Les urnes funéraires sont brisées, les meules concassées, réduites en gravillons pour servir de béton. Cupules et meules selon les paysans n'ont désormais d'autres rôles que celui de servir d'abreuvoir aux bêtes en saison des pluies. Or, le patrimoine archéologique est une ressource unique et non renouvelable. En détruisant les vestiges, les cultivateurs « déchirent » inconsciemment sans aucun doute, des pages inédites de leur livre d'histoire au contenu inconnu. Ce désastre en cours invite, les gestionnaires du patrimoine culturel et archéologique du Cameroun à prendre les mesures adéquates pour sauver ce qui peut encore l'être, tant il est vrai que le patrimoine archéologique participe de l'affirmation de l'identité d'un territoire et constitue un repère face aux mutations socioéconomiques accélérées que le monde vit actuellement, tout en étant un vecteur de développement et une source de richesse.

4.2. Des actions à entreprendre

Les vestiges archéologiques constituent des archives matérielles pour l'histoire. S'inspirant des chartes, des lois et des expériences vécues ailleurs, il y a lieu de prendre des mesures et de les appliquer pour préserver les reliques des productions culturelles des mondes anciens. Le patrimoine archéologique est un élément du patrimoine culturel matériel, c'est une richesse universelle non renouvelable. Selon l'article premier, alinéa 3 de la Charte pour la protection du patrimoine archéologique (1988), la destruction d'un élément culturel aussi infime soit-il, est une perte irrémédiable car les vestiges archéologiques constituent le témoignage essentiel sur les activités humaines du passé. Sa protection et sa gestion rationnelle sont indispensables aux archéologues et aux autres scientifiques pour la restitution du passé auquel nous sommes solidaires. Cette protection est un processus qui va de la recherche à l'identification en passant par l'inventaire et le classement des sites. Au-delà de cette étape indispensable, d'autres actions s'imposent en aval, notamment l'application de la réglementation en vigueur, de l'éducation au patrimoine culturel et de l'implication d'une archéologie préventive. Dans ce sillage, des avancées notoires sont à relever. C'est le cas de la loi n°2013/003 du 18 avril 2013 régissant le patrimoine culturel au Cameroun qui aborde dans son Chapitre VIII, articles 43 et 44 alinéas (1, 2, 3 et 4), des dispositions spécifiques applicables au patrimoine archéologique.

> **Chapitre VIII : Des dispositions spécifiques applicables au patrimoine archéologique**
> Article 43 : Tous les travaux d'aménagement, d'extraction, d'exploitation ou de construction dans le cadre de grands chantiers ou de projets structurants doivent préalablement faire l'objet de diagnostics, prospection et de sondages archéologiques.
> Article 44 : (1) Nul ne peut effectuer des sondages ou des fouilles terrestres ou subaquatiques, dans le but de mettre au jour des biens culturels intéressant la préhistoire, l'archéologie, la paléontologie, ou d'autres branches des sciences historiques, humaines ou naturelles en général, sans en avoir obtenu préalablement l'autorisation conjointe des ministres en charge de la recherche scientifique et du patrimoine culturel.
> (2) : La délivrance d'une autorisation de recherche archéologique aux institutions scientifiques et chercheurs étrangers est subordonnée à l'épreuve de l'association des institutions scientifiques et chercheurs nationaux aux travaux.
> (3) : Seuls peuvent être autorisés à effectuer des recherches archéologiques, les institutions scientifiques ou des chercheurs agréés dont les compétences sont reconnues et qui disposent des moyens financiers nécessaires.
> (4) : Les conditions d'autorisation de recherche archéologique, ainsi que les droits ou obligations de l'archéologue sont déterminés par arrêté conjoint des ministres chargés de la recherche scientifique et du patrimoine culturel. Loi n°2013/003 du 18 avril 2013.

Dans la perspective de l'identification, de la recherche et de la valorisation du patrimoine archéologique, des prospections sont conduites à travers le Cameroun septentrional en vue de l'inventaire et des fouilles éventuelles des sites menacés de

destruction. Makabaye, Marwa et de Salak, Badjava, Mazaya, Guémé, Kartoua, Diguin, Kossi, ont ainsi été mis au jour et figurent désormais sur la carte archéologique du Cameroun. Cependant, si la volonté scientifique sous-tend cette quête du passé, les moyens matériels et financiers qui autorisent leur réalisation effective font cruellement défaut. La protection du patrimoine archéologique est un impératif pour toutes les sociétés. Un tel défi se traduit par l'étude scientifique, mais aussi par le développent des communautés concernées. Il est indispensable d'accorder sur un chantier, la pelleteuse de l'ingénieur des travaux et la truelle de l'archéologue pour un développement durable harmonieux.

Conclusion

Badjava a livré des vestiges matériels dont la contribution scientifique à la reconstitution du passé des anciens occupants du site est indéniable. Les vestiges matériels demeurent en effet, les témoignages les plus prégnants du développement du génie inventif humain et de la présence de l'homme dans le milieu naturel. Ils établissent souvent, le seul lien avec les mondes anciens dont ils constituent l'essentiel de la documentation. Appréhender la passé, c'est aussi s'inspirer de ses acquis pour évoluer dans le monde de son temps. Les sciences historiques, pétries des expériences millénaires nourries à l'aune des civilisations anciennes et actuelles, sont de ce fait, aptes à enseigner et à conduire objectivement divers projets de développement. Tout esprit malin qui pense le contraire, devrait rapidement s'aviser pour s'amender. Le site archéologique de Moutourwa-Badjava doit à travers ses vestiges, démontrer le génie inventif des populations locales et battre en brèche, les théories fallacieuses du diffusionnisme à tout prix, qui refuse tout avantage historique aux Africains. De nouvelles et importantes découvertes archéologiques restent prévisibles au regard de l'exploitation inégale des sols camerounais. L'absence des politiques nationales en faveur des études archéologiques, l'absence d'un personnel scientifique local suffisant et compétent, constituent des obstacles non expugnables pour son épanouissement. Selon l'écrivait Cheikh Anta Diop, dans *Civilisation et Barbarie* (1981), la prise de conscience de leur véritable histoire doit susciter et accompagner la nouvelle naissance morale et spirituelle des peuples, aider à naître une nouvelle conscience africaine, un nouveau tempérament national et pour cela restaurer, chez les Africains, la fierté des héritages culturels. Désaliéner l'Afrique et ses peuples passe par une révolution culturelle totale, à l'intérieur du continent et dans les rapports de ce continent avec les autres. Le rôle à jouer par l'archéologie dans cette croisade humaniste reste manifeste.

Références bibliographiques

Anna (d') André, Desbat, Armand, Garcia, Dominique, Schmitt, Anne et Verhaeghe, Frans, 2003, *La céramique. La poterie du Néolithique aux Temps modernes*, Paris, Errance, Collection « Archéologiques » dirigée par Alain Ferdière, pp. 273-283.

Barillet, Christian, Joffrey, Thierry, Longuet, Isabelle (éds.), 2006, *Patrimoine Culturel et Développement des communautés locales*, Paris, UNESCO.

Boutrais, Jean *et al.* (éds.), 1984, *Le Nord du Cameroun : des hommes une région*, Paris, ORSTOM, Collection Mémoires, n°102.

Charte pour la protection du Patrimoine archéologique, 1988. ICOMOS-ICAHM, Stockholm.

Colardelle, Michèle, 1997, « La représentation archéologique in situ : bilan et perspectives », *Cahiers du Patrimoine et Architecture*, 6-7 : 57-65.

Cornevin, Marianne, et Leclant, Jean 1993, *Archéologie africaine. À la lumière des découvertes récente,* Paris : Maisonneuve et Larose, pp. 109-115.

David, Nicholas, 1976, "History of crops and peoples in North-Cameroon to A.D. 1900", in eds. J.R. Harlan, J.M.J. DeWet & A.B.L. Stemler (eds.), *Origins of African plants domestication*, La Haye: Mouton, pp. 223-267.

David, Nicholas, Sterner, Judith et K. Gavua, 1988, « Why pots are decorated », *Current Anthropology* 29(3): 365-389.

David, Nicholas, 1995, "Mortuary practices, ideology and society in the central Mandara highlands, North Cameroon", in Baroin, Catherine, Barreteau, Daniel et Graffenried, Charlotte von (eds.), 1995, *Mort et rites funéraires dans le bassin du Lac Tchad,* Actes du Séminaire du Réseau Méga-Tchad, ORSTOM Bondy, du 12 au 14 septembre 1990, Paris: ORSTOM, pp.75-101.

Delneuf, Michèle, Essomba Joseph-Marie, Froment Alain (éds), 1998, *Paléo-anthropologie en Afrique centrale. Un bilan de l'archéologie au Cameroun,* Paris/Montréal: L'Harmattan.

Devisse, Jean, 1992, « Apport de l'archéologie à l'historien de l'Afrique », in Essomba, Joseph-Marie (éd.), 1992, *L'archéologie au Cameroun*. Actes du premier colloque international de Yaoundé (6-9 janvier 1986), Paris : Karthala, pp.14-34**.**

Diop, Cheikh Anta, 1981, *Civilisation ou Barbarie. Anthropologie sans complaisance*, Paris : Présence Africaine.

Duday, Henri, Courtaud Patrice, Crubezy Eric, Sellier Pascal, et Tillier Anne-Marie, 1990 « L'anthropologie « de terrain » : reconnaissance et interprétation des gestes funéraires », *Bulletin et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 2(3-4) : 29-50.

Dzieusseuteu, Gabin, 2013, « Le site archéologique de Kossi dans le Mayo-Louti au Nord-Cameroun : analyse des vestiges et stratégies de protection et de valorisation du site », Mémoire d'Ingénieur des Travaux en Sciences du Patrimoine, Spécialisation : Archéologie et gestion des sites et monuments, Département des Beaux-Arts et des Sciences du Patrimoine, Institut Supérieur du Sahel, Université de Maroua.

Dzieusseuteu, Gabin, 2015, « Sites archéologiques de Guemé et de Kartoua dans le Mayo Danay à l'Extrême-Nord Cameroun : analyses préliminaires et stratégies de conservation et de valorisation des vestiges ». Mémoire d'Ingénieur de conception en Sciences du Patrimoine, Spécialisation : Archéologie et gestion des sites et monuments, Département des Beaux-Arts et des Sciences du Patrimoine, Institut Supérieur du Sahel, Université de Maroua.

Dzou, Tsanga Remy, 2011, « Surveillance archéologique d'un pédiment dans le Diamaré (Extrême-Nord Cameroun*),* Analyse Préliminaire des artéfacts de Missingueléo », *Nyamé Akuma* 75 : 17-24.

Echallier, Jean-Claude, 1984, « Éléments de technologie céramique et d'analyse des terres cuites archéologiques », *Documents d'Archéologie Méridionale*, Série Méthodes et Techniques 3, Lambesc (France), pp. 5-37.

Foucault, Alain et Raoult, François, 2000, *Dictionnaire de Géologie*, Paris : Dunod.

Fourneau, J., 1937, « Notes de tournées dans la subdivision de Kaélé », 1937.

Faton, André et Dutrait Liliane. 1979. « Qu'est-ce que l'Archéologie ? », in *Archeologia* 7: 22-37.

Gallay, Alain, 1986*, L'archéologie demain*. Paris, Belfond.

Gauthier, Jean-Gabriel, 1979, *Archéologie du pays Fali, Nord-Cameroun*, Paris, CNRS.

Gauthier, Jean-Gabriel, 1995, « Tombes et rites funéraires en pays Fali (Nord-Cameroun), in Baroin, Catherine, Barreteau, Daniel et Graffenried, Charlotte (von). 1995. *Mort et rites funéraires dans le*

bassin du Lac Tchad, Actes du Séminaire du Réseau Méga-Tchad, ORSTOM Bondy, du 12 au 14 septembre 1990, Paris, ORSTOM, pp. 47-62.

Gauthier, Jean-Gabriel, 1996, « Typologie des sépultures et identification culturelle. Populations du Cameroun et du Tchad », *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, t.8, 1996, 3-4, pp. 385-395.

Gelbert, Agnès. 2005, « Évolution du matériel de broyage des Dii de Djaba (Nord-Cameroun) durant les deux derniers siècles. Etudes ethno-archéologique et archéologique », in Raimond Christine, Garine Eric, Langlois Olivier (éds.). 2005, *Ressources vivrières et choix alimentaires dans le bassin du lac Tchad*, Paris : IRD-Prodig, coll. Colloques et séminaires, pp. 319-347.

Giligny, François, 1990, « La Reconnaissance des Formes Céramiques : une approche typologique formalisée », *Histoire et Mesure*, Vol. 112, pp 89-105.

Gosselain, Olivier Pierre, 2011, « Pourquoi le décorer ? Quelques observations sur le décor céramique en Afrique », *Azania. Archaeological Research in Africa* 46 (1): 3-19.

Grieder, T., 1975, "The interpretation of ancient symbols", *American Anthropologist* 77: 849-855.

Holl, Augustin, 1992, «Systématique archéologique et processus culturels. Essai d'archéologie régionale dans le secteur de Houlouf (Nord-Cameroun) », in Essomba Joseph-Marie (éd.), 1992, *L'Archéologie au Cameroun. Actes du premier colloque international de Yaoundé (6-9 janvier 1986),* Paris, Karthala, pp. 51-78.

Hurault, Jean, 1986, « Les anciens peuplements de cultivateurs de l'Adamaoua occidental (Cameroun, Nigeria). Méthodologie d'une approche rapide », *Cahiers de l'ORSTOM*, Série Sciences Humaines, XXII (1) : 115-145.

Ichété, Koskossaï Albertine, 2016, « Site d'occupation ancienne de Mazaya : étude archéologique et patrimonialisation des vestiges ». Mémoire d'Ingénieur des Travaux en Sciences du Patrimoine Spécialisation : Archéologie et gestion des sites et monuments, Département des Beaux-Arts et des Sciences du Patrimoine, Institut Supérieur du Sahel, Université de Maroua.

Jockey, Philippe, 1999, *L'Archéologie*, Paris : Belin.

Laming Emperaire Annette, 1963, *Archéologie Préhistorique*, Paris : Seuil.

Langlois Olivier, 2003, « Traditions funéraires et religions au Diamaré : apports historiques d'une approche ethnoarchéologique (Nord-Cameroun)», in *Journal des Africanistes* 73(2) : 26-76.

Lebeuf, Annie Masson Détourbet 1981, « Recherches archéologiques dans les basses vallées du Chari et du Logone (Cameroun Septentrional) », *Recherche, pédagogie et culture* 55 (Septembre-Décembre):42-46.

Lembezat, Bertrand, 1961, *Les populations païennes du Nord-Cameroun et de l'Adamaoua*, Paris : PUF.

Loi n°2013/003 du 18 avril 2013 régissant le patrimoine culturel au Cameroun.

Louis, Frédéric, 1967, *Manuel Pratique d'Archéologie*, Paris, Robert Laffont.

Maret, Pierre (de), Lavachery, Philippe, Gouem, Gouem Bienvenu, 2007, « Grands travaux publics, grandes opportunités archéologiques? Évaluation d'un siècle d'expériences en Afrique », in Naffé, Baouba Ould Mohamed, Lanfranchi, Raymond, Schlanger, Nathan (éds), 2007, *L'archéologie préventive en Afrique : enjeux et perspectives, Actes du colloque de Nouakchott* (1- 3 février 2007), Paris : SÉPIA, pp. 141-152.

Marliac, Alain, 1981, *Recherches sur les pétroglyphes de Bidzar au Cameroun Septentrional*. Paris : ORSTOM.

Marliac, Alain, 1991, « De la Préhistoire à l'Histoire au Cameroun septentrional ». Thèse de Doctorat d'Etat, Université de Paris I (Panthéon-Sorbonne), T1 et 2, Paris : Éditions de I'ORSTOM, Collection Études et Thèses.

Marliac, Alain, 2005, « Migrations au Diamaré et ses abords : de la préhistoire a l'histoire au Cameroun », Communication au XIIIè Colloque international Mégatchad, « *Migrations et mobilité sociale dans le bassin du lac Tchad »,* Maroua (Cameroun), octobre 2005.

Mangué, Tassibo Georges, 2015, « Prospection archéologique à Diguin dans le Mayo-Kani à l'Extrême-Nord Cameroun », Rapport préliminaire de recherche. Inédit.

Mohen, Jean-Pierre, 1990, « Préface », in Mohen Jean-Pierre *et al*. (éds.), 1990, *Archéologie de la France*, Paris : Flammarion.

Morin, Serge, 2000, « Géomorphologie » in Seignobos, Christian et Iyébi-Mandjek, Olivier. 2000. *Atlas de la Province de l'Extrême-Nord Cameroun*, Paris, Yaoundé : IRD, MINTERST.ING.

Muller, Jean-Claude, 2001, « Le foyer des métaphores mal soudées. Forgerons et potières chez les Dii de l'Adamaoua (Nord-Cameroun), *Anthropologica*, XLIII : 209-220.

Nizésété, Bienvenu Denis, 2001, « Patrimoine culturel de l'Afrique Centrale : fondement d'une intégration régionale véritable », in Abwa, Daniel, Essomba, Joseph-Marie, Njeuma, Martin Zachary (éds.), *Dynamiques d'intégration régionale en Afrique centrale*, Actes du Colloque de Yaoundé du 26-28 avril 2000, Yaoundé : PUY, T.1, pp. 31-72.

Nizésété, Bienvenu Denis, 2007, « Musée et valorisation du patrimoine culturel. Réflexion sur les défis actuels des musées camerounais aux fins de valorisation du patrimoine », *Annales de la Facultés des Arts, Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Ngaoundéré*, 9 : 5-36.

Nizésété, Bienvenu Denis et Zeitlyn, David, 2008, « Sites d'occupation ancienne à Somié, un village mambila du Cameroun : étude archéologique », *Annales de la Faculté des Arts, Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Ngaoundéré* 10 : 37-77.

Nizésété, Bienvenu Denis, 2009, « Sites archéologiques de la Vina dans l'Adamaoua au Nord-Cameroun : d'importantes archives matérielles en sursis », *KALIAO*, ENS/Maroua, Cameroun/Série Lettres et Sciences Humaines, 1(2) : 69-90.

Nizésété, Bienvenu Denis, 2013, *Apports de l'archéologie à l'histoire du Cameroun. Le sol pour mémoire*, Paris : L'Harmattan.

Pesez, Jean-Marie, 1997, *L'Archéologie*, Paris : Nathan.

Podlewski, André Michel, 1971, « La dynamique des principales populations du Nord-Cameroun : 1ere partie. Entre Bénoué et Lac Tchad», *Cahiers de l'ORSTOM*, Série Sciences Humaines, VIII (N° Spécial) : 5-194.

Podlewski, André Michel, 1971, « La dynamique des principales populations du Nord-Cameroun : 2è partie. Piémont et Plateau de l'Adamaoua », *Cahiers de l'ORSTOM*, Série Sciences Humaines, VIII (N° Spécial) : 2-148.

Pontié, Guy, 1973, *Les Guiziga du Cameroun septentrional*, Paris : 0RSTOM, Presses Universitaires.

Quéchon, Gérard, 2002. « Les datations de la métallurgie du fer à Termit (Niger) : leur fiabilité, leur signification », in Bocoum Hamady (éd.). *Aux origines de la métallurgie du fer en Afrique. Une ancienneté méconnue. Afrique de l'Ouest et Afrique centrale*, Paris : UNESCO, pp. 105-114.

Renfrew, Colin and Bahn, Paul, 1996, *Archaeology: Theories, Methods and Practice*, London: Thames and Hudson Ltd, 2nd Edition.

Rice, Prudence M., 1987, *Pottery Analysis. A source book*, Chicago: The University of Chicago Press, pp. 266-267.

Saulieu, Geoffroy (de), Zeitlyn, David, Nizésété, Bienvenu Denis et Ngouoh, François, 2015, « Notes sur Ndéba, une enceinte fortifiée à la frontière du Cameroun et du Nigéria », in *Afrique Archéologie et Arts* 11 : 39-48 http://aaa.revues.org/517.

Saidou, Abdou, 2016, «Prospection archéologique a Katchéo dans l'arrondissement de Bibémi au Nord Cameroun», Mémoire de Master Recherche en Histoire, option Archéologie, Département d'Histoire, Université de Ngaoundéré.

Sakafoulsou, Danga André Le Roi, 2012, « Sites archéologiques du mont Marwa, du mont Makabay et de Salak dans le Diamaré au Nord Cameroun : état des lieux et stratégies de protection et de valorisation », Mémoire d'Ingénieur des Travaux en Sciences du Patrimoine, Spécialisation : Archéologie et gestion des sites et monuments, Département des Beaux-Arts et des Sciences du Patrimoine, Institut Supérieur du Sahel, Université de Maroua.

Sakafoulsou, Danga André Le Roi, 2014, «Site Archéologique de Moutourwa Badjava à l'Extrême-Nord Cameroun : étude et valorisation », Mémoire d'Ingénieur de conception en Sciences du Patrimoine, Spécialisation : Archéologie et gestion des sites et monuments, Département des Beaux-Arts et des Sciences du Patrimoine, Institut Supérieur du Sahel, Université de Maroua.

Serra Ester, David et Taravilla, Mercedes, 2007, A*rte y Barro. Cerámicas de África negra/ Art et argile. Céramique de l'Afrique Noire*, Catalogue d'Exposition, Barcelona, Kumbi Saleh.

Souka, Bouba, 2008, « Rites chez les Guiziga du Nord - Cameroun et leur évolution du XIXè au XXè siècles », Thèse de Doctorat/Ph.D en Histoire, Département d'Histoire, Université de Ngaoundéré.

Vaï Mayabou, Esthère, 2016, « Le site archéologique de Bidzar au Nord-Cameroun: état de conservation et méthodes de valorisation : 1922-2015 », Mémoire de Master Recherche en Histoire, option Archéologie, Département d'Histoire, Université de Ngaoundéré.

Warnier, Jean-Pierre, 1984, « Histoire du peuplement et genèse des paysages dans l'Ouest-Camerounais », *Journal of African History* 25 : 395-410.

The text of this article is copyright of the Authors. It is published under a Creative Commons Attribution License (CC BY 4.0 http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/) that allows others to share the work with an acknowledgement of the work's authorship and initial publication in this journal. The images have separate copyrights and are not covered by this CC license.

La texte de ce(tte) œuvre est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International. Les images ont leur copyright a part et ne sont pas inclus en cette license.

Résumé : Des sociétés humaines aujourd'hui disparues ont mis au point des savoirs et des savoir-faire en relation avec leurs environnements et en fonction de leurs besoins immédiats et de leurs aspirations. Ces productions matérielles n'ont souvent laissé que de traces infimes. Leur appréhension à travers l'étude des vestiges matériels mis au jour dans des sites d'occupation ancienne, constitue cependant la mission fondamentale assignée à l'archéologie. Mis au jour dans le Diamaré en mars 2013, le site de Moutourwa-Badjava, au regard des vestiges organiques, lithiques et céramiques *in situ*, est digne d'intérêt scientifique. Il répond aux attentes des archéologues qui évoluent dans un contexte socio-culturel où l'oralité constitue généralement la principale source de l'histoire, imposant à l'archéologie, la charge d'œuvrer substantiellement en faveur de la restitution objective du passé. La prospection systématique du site, suivie des sondages et de l'analyse des données matérielles mises au jour, en surface et en stratigraphie, permet en l'état actuel des recherches de cerner quelques aspects des modes de vie des peuples ayant occupé cet ancien village. Des meules mobiles et dormantes, les poteries usuelles et rituelles témoignent d'ores et déjà en faveur d'un peuple d'agriculteurs qui avait sans doute conscience d'une vie après la vie. L'absence des datations absolues au stade actuel des investigations n'autorise guère de proposer une chronologie fiable sur l'occupation et l'exploitation du site de Moutourwa-Badjava. Toutefois, dans l'attente des analyses de laboratoire, on peut suggérer une occupation ancienne et continue depuis le néolithique, amorcé au début du IIè millénaire au moins avant notre ère au regard de la chronologie générale de la mise en place des populations au Cameroun septentrional. Les vestiges matériels encore en place et qui constituent des documents historiques inédits sont cependant menacés par des agressions d'origine naturelle et anthropique. Sous ce constat alarmant, des actions urgentes sont requises pour préserver de la disparition ces archives quand il est encore temps. Inventaire, typologie et analyse des vestiges mis au jour à Moutourwa-Badjava, identification des menaces qui pèsent sur le patrimoine archéologique et proposition des mesures de sauvetage, constituent les principales articulations de cet article.
Mots clés : Moutourwa-Badjava, Site archéologique, vestiges, Menaces, Préservation, Valorisation.

Abstract: *Human societies that are now extinct developed knowledge and the ability with regard to their environment according to their needs and aspirations. Their material production often left only negligible traces. Their apprehension through the study of the material vestiges in ancient sites, constitute the fundamental basis of archaeology. The archaeological site of Moutourwa-Badjava was discovered in the Diamaré region in March 2014. , It is rich in organic vestiges, stone tools and ceramics in situ, so is of great scientific interest. The systematic prospecting of the site, followed by surveys and analysis of the material data collected on the surface and extracted from the earth, permits in the present state of the research, to determine some aspects of the ways of life of the people having occupied this old village. Mobile and dormant grinding stones, the usual and ritual potteries already testify in favour of people of farmers which were probably conscious of a life after the life. The absence of the absolute dates to the present stage of the investigations doesn't allow proposing a reliable chronology on the occupation and the exploitation of the site of Moutourwa-Badjava. However, in the waiting of the laboratory analyses, one can suggest an old and continuous occupation since the Neolithic, started in the beginning of the II nd millennial at least before our era, in comparison with the general chronology of the setting up of the populations in the northern Cameroon. The material vestiges still places that constitute unpublished historic documents are however threatened by aggressions of natural and human origins. Under this alarming report, some urgent actions are required to preserve the disappearance of these archives when it is still time. Inventory, typology and analysis of the vestiges discovered in Badjava/Moutourwa, identification of the threats on the archaeological heritage and proposition of the lifesaving measures, constitute the main articulations of this article.*
Key words: *Moutourwa-Badjava, archaeological site, vestiges, threats, Preservation, Valorisation.*